

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 1er avril 1882.

Henry Wadsworth Longfellow, qui vient de mourir était né à Portland, le 27 février 1807.

C'était un descendant des vieux puritains d'Angleterre ; son arrière grand-père, William Longfellow, était venu se fixer en Amérique en 1667.

La mère du grand poète que nous pleurons avait des ascendants puritains encore plus anciens : elle descendait en droite ligne de John Alden, débarqué du *Mayflower*, le premier Anglais qui osa mettre le pied sur la plage de Plymouth Rock.

Le père de l'auteur d'*Evangeline* était l'honorable Stephen Longfellow, avocat distingué du barreau de Portland, qui fut plus tard membre du Congrès.

Comme on le voit, l'illustre défunt avait du bon sang dans les veines ; le passé de sa famille ajoutait un nouveau lustre à sa gloire.

Comme Victor Hugo, comme Lamartine, son nom patronymique flamboyait sur le livre d'or de sa patrie.

Ses premiers pas dans la vie ne furent marqués d'aucun événement extraordinaire : Entré au collège Bowdoin en 1821, il y obtint son premier grade et fut choisi l'année suivante comme professeur de cette belle langue de Shakspeare qu'il avait épelée, enfant, sur les genoux de sa mère.

Mais ce jeune aigle ne pouvait rester confiné indéfiniment dans ses fonctions pédagogiques ; un beau matin il prit son vol par-dessus l'océan et visita les principales capitales de l'Europe.

Mais en 1835, par suite du départ de George Tuknor, il fut nommé professeur de belles-lettres au collège Harvard.

Personne ne pouvait mieux convenir à ces délicates fonctions, et les élèves qui eurent le bonheur d'écouter ses leçons s'en font aujourd'hui un titre de gloire.

Il serait à désirer, aussi bien en France qu'au Canada, que des hommes de la valeur de Longfellow consentissent comme lui à se faire les éducateurs de la jeunesse. Malheureusement c'est ce qu'on ne voit jamais aujourd'hui : le génie s'isole et marche sur les nues et l'intelligence de nos enfants est livrée le plus souvent, hélas ! à la médiocrité.

Mais le désir de tout connaître, de tout savoir, l'éloigna encore une fois de ses élèves. Il retourna en Europe et étudia avec acharnement la vieille langue scandinave, se pénétra des beautés mystérieuses de la littérature allemande et vint ensuite en Espagne retremper son imagination surmenée dans un éblouissement d'harmonies, de chauds rayons, de panoramas splendides et de sublime poésie.

La langue du Cid le remplit d'enthousiasme et on le vit, comme Alfred de Musset, ciseler ses odes au bruit des castagnettes et faire valser ses rimes sur des airs de fandango.

De là cette demi teinte de romantisme, de jeunesse répandue à profusion dans certains de ses poèmes qui ont dû effaroucher bien souvent le puritanisme de ses lecteurs.

C'est pendant ses pérégrinations à travers l'Europe savante, littéraire ou pittoresque, qu'il eût la douleur de perdre sa femme, qu'il avait épousée en 1831.

Hélas ! personne n'échappe au tribut de douleurs qu'en naissant nous devons à la nature. Nos grands poètes modernes ont tous payé cette dette encore plus cruellement que les autres hommes.

Comme ils montent plus haut vers le ciel, la foudre les frappe les premiers.

Ces douloureuses élégies qui nous font répandre des larmes ne sont pas toujours un jeu de leur imagination. Elles sont le plus souvent écrites avec le sang le plus pur de leur cœur !

* *

L'étendue de cette chronique ne me permet pas de faire une étude complète de la vie et des œuvres de Longfellow. Je ne puis en donner qu'une esquisse incomplète.

Revenu dans sa patrie, le poète ne cessa pas d'écrire des chefs-d'œuvre, tout en continuant d'enseigner au collège Harvard les belles-lettres, où il était passé maître.

En 1854, il se retira à Craye House, qui fut, pendant la guerre de l'indépendance, le quartier général de Washington.

Il paraît que la seconde femme, qu'il épousa en 1843, était divinement belle et lui faisait le plus grand honneur sous le rapport de l'esprit et du cœur.

Cette digne épouse, à qui rien ne faisait présager une fin tragique, mourut brûlée vive dans sa propre maison, et c'est elle-même qui mit le feu à ses vêtements en cachetant une lettre.

Quelle fatale destinée ! Et ne comprend-on pas pourquoi Longfellow ne se soit jamais consolé de cette perte !

Je termine par un fragment d'*Evangeline*, son plus beau poème :

Rien de manque au bonheur du vieux Bellefontaine :
Au penchant du coteau murmure une fontaine
Pleine d'ombre et de mousse, à la fois un lavoir
Et pour tout le bétail un limpide abreuvoir.

La maison appartient au style moyen âge ;
Les granges à côté regorgent de fourrage.
—A vrai dire, leurs toits ne sont pas élégants,
Mais ce sont des remparts contre les ouragans—
La basse-cour répand un parfum tout rustique ;
Les poules sont autour de la charrue antique
Et prennent pour perchoir la herse aux dents de fer.
—Ce serait emplumé vous fait un bruit d'enfer—
Sur ce lourd chariot un dindon se pavane ;
Le coq qui bat de l'aile appelle sa sultane,
Lance son cri de guerre avec cet air de roi
Qui fit tressaillir Pierre et lui rendit sa foi !
Enfin sur les pignons près de la girouette,
Qui grince ses refrains comme un mauvais poète,
On entend le ramier qui dès l'aube du jour
Roucoule à sa colombe un éternel amour.

ANTHONY RALPH.

CHOSSES ET AUTRES

A la prochaine exposition de peinture de l'Académie Royale, qui s'ouvrira à Montréal dans quelques jours, on verra l'œuvre d'une jeune artiste canadienne, mademoiselle Richards, qui dirige à Ottawa l'*Art School*. Elève de Carolus Duran, elle a étudié trois ans sous la direction de cet artiste, un des maîtres de la peinture contemporaine. L'œuvre de miss Richards est certainement remarquable, et nous avons beaucoup admiré plusieurs de ses toiles qui révèlent un talent vigoureux, une grande hardiesse de conception et un dessin des plus élégants. Si l'on prend en considération la grande jeunesse de l'artiste, on peut lui promettre un brillant avenir.

Nos deux parlements d'Ottawa et de Québec semblent absorbés chacun par une question devant laquelle les autres s'effacent. A Ottawa, c'est toujours le tarif qui monopolise le plus l'attention des députés, et à Québec, toute l'attention, tout l'intérêt se concentre sur le projet de vente du chemin de fer du Nord.

A propos de chemin de fer, le Parlement fédéral est saisi d'une demande de charte pour une nouvelle compagnie qui veut construire un chemin entre Longueuil et Lévis : c'est la rive sud contre la rive nord. Ce chemin sera très important, et il pourra avoir beaucoup d'influence sur nos voies de communication. La partie de Sorel à Montréal a été construite on ne sait comment, on ne sait par qui et sans que personne s'en doutât. Vraiment, nous vivons dans l'ère des chemins de fer. Les temps sont bien changés pour que l'on puisse en construire un aussi facilement. Dire qu'il a fallu neuf ans de lutttes pour obtenir celui du Nord et toutes espèces d'influences, tandis que les premiers cinquante milles du *Grand Oriental* (c'est le nom du nouveau chemin), ont été construits avec une facilité inouïe. Il est bon d'ajouter que c'était la partie la plus facile. Il n'y a pas une rivière entre Longueuil et Sorel ; pardon, il y en a une, mais le chemin ne l'a pas traversée : il s'est arrêté sur les bords du Richelieu, en face de Sorel.

Nous lisons dans la *Patrie* du 1er avril :

Un des grands sujets de conversation a été le mariage impromptu de notre ami, M. Jehin-Prume.

Tout a été improvisé de manière à flatter l'imagination de l'artiste le plus affamé d'originalité.

On sait que Prume était depuis quelque temps à Ottawa ; et les journaux avaient déjà annoncé le mariage probable d'un artiste très connu avec une jeune cantatrice de Montréal, établie depuis quelque temps dans la capitale.

Il s'agissait de Prume et de Mlle Hortense Leduc. Ces rumeurs étaient vraies, et le mariage était même fixé pour le 18 avril.

Or, vendredi de la semaine dernière, les deux futurs se rencontraient à Montréal. Un engagement y attendait le populaire violoniste pour Holyoke.

Il fallait partir le lendemain.

—Quel dommage qu'on ne puisse pas faire un voyage de noces ! se disait-on.

—Au fait, pourquoi pas ? intervint quelqu'un.

Il était six heures. A neuf heures et demie, le consentement des parents était obtenu, les dispenses accordées, l'anneau acheté, et monsieur le curé de St-Jacques bénissait les nouveaux époux en présence de deux amis, MM. Robidoux et Fréchette, chez qui on alla gaiement réveillonner.

Nos deux heureux partaient le lendemain par le *Central Vermont*.

Et voilà comment les dilettanti d'Holyoke, au lieu d'un artiste canadien, en ont deux à applaudir !

"*Stabat Mater*."—Vendredi dernier, à 8 h. p. m., le temple ritualiste de la rue St-Urbain regorgeait de monde, venu pour entendre le *Stabat Mater* de Rossini.

Cet admirable morceau du grand maître a été parfaitement rendu par le chœur de la société Ste-Cécile, habilement dirigé par M. Arthur Graham, rédacteur en chef du *Canadian Illustrated News*, assisté par un orchestre dont M. Oscar Martel, notre violoniste, faisait partie.

On a chanté le texte latin même.

L'office commença régulièrement, le clergé récitant et chantant d'abord la Passion jusqu'au moment du *Stabat*, et celui-ci étant ensuite intercalé.

L'idéale et céleste musique de Rossini n'a jamais été mieux interprétée à Montréal. Le grand hymne à la Vie ge avait un charme particulier ainsi entendu dans une église protestante.

On se croirait dans une église catholique, au temple de la rue Ontario. Il y a un autel, chœur, clergé en soutane et surplis, tableaux saints.

Le révérend M. Wood portait les ornements sacerdotaux, noir et violet. L'autel était tendu de violet. Le peuple s'agenouillait pour prier.—(*Minerve*.)

UNE LETTRE DU CARDINAL SIMEONI.—Au commencement du mois de février dernier, M. C.-E. Rouleau expédiait à Rome deux exemplaires de son ouvrage, "Souvenirs de voyage d'un soldat de Pie IX," l'un destiné à Sa Sainteté Léon XIII et l'autre à Son Eminence le cardinal Simeoni.

Son Eminence s'est empressée de répondre à la lettre que l'auteur lui avait adressée en même temps que les deux exemplaires.

Nous nous faisons un plaisir de reproduire la lettre du préfet de la Propagande, qui sera lue avec intérêt par tous les zouaves pontificaux et le public en général.

(Traduction.)

Monsieur,

J'ai reçu votre lettre du 13 février dernier, ainsi que les deux exemplaires de l'ouvrage que vous avez publié, afin de raviver dans l'esprit de vos compagnons le souvenir des jours qu'ils ont passés à Rome au service de l'Eglise.

Dimanche dernier, j'en ai remis un exemplaire au Saint Père qui a daigné l'accueillir avec bonheur comme une nouvelle preuve de votre attachement au Saint-Siège. Sa Sainteté m'a chargé de vous remercier et vous accorde ainsi qu'à tous vos compagnons la bénédiction apostolique.

Je lirai avec plaisir cet ouvrage, et, en vous remerciant de l'hommage que vous avez bien voulu me faire, je prie Dieu de vous combler de ses faveurs.

Rome, Palais de la Propagande, 11 mars 1882.

GIOVANNI CARD. SIMEONI, Préfet.

I. MAZOTTI, Sect.

A M. C.-E. Rouleau, }
Québec.

(Le Canadien.)

De New-York à Paris par les chemins de fer en cinq jours et demi, le voyage de terre n'étant interrompu qu'une fois par une traversée de mer de deux heures ; tel est le projet le plus récent imaginé par les ingénieurs américains.

Le tracé, partant de New York, traverse le Canada, la Nouvelle-Georgie de l'Alaska jusqu'au cap du Prince de Galles, d'où les voyageurs seraient transportés par steamer au cap de l'Est, sur la côte asiatique opposée au détroit de Behring, et à une distance d'environ 40 milles de l'extrémité occidentale du nord du continent américain.

Du cap de l'Est, le chemin de fer projeté traverserait le territoire russe jusqu'à son croisement avec le réseau des chemins de fer sibériens, lesquels sont déjà en correspondance, par la voie de Moscou et de Saint-Petersbourg, avec les capitales européennes.

On calcule que la distance entre New-York et Paris pourrait être franchie par cette route en cent trente heures, un peu moins que le temps qu'on met actuellement pour faire le voyage en chemin de fer de New-York à San-Francisco, et que le transport serait d'environ \$150 par voyageur.

Manière de conserver le miel.—On conserve difficilement le miel d'une année à l'autre, parce qu'on ne le place pas dans des lieux propres à cet effet. On sait que le miel s'empare de l'humidité contenue dans l'air du lieu où il est placé, qu'il se dissout, et que, du dur qu'il était, il devient mollet et s'agit. Pour obvier à ces inconvénients, il faut, aussitôt que le miel est dans des vaisseaux de faïence ou de bois, le bien boucher, et le placer dans un lieu sec et frais. Il ne faut jamais mettre du miel liquide dans un vase contenant du miel qui a pris de la consistance ; ce mélange le fait fermenter et agiter.

Si l'on veut conserver le miel en état de fluidité d'une année à l'autre, il faut laisser les rayons dans les couverts, et n'en prendre qu'au besoin, soit pour les abeilles, soit pour sa consommation.

Gâté des affiches :

Lu à la porte d'un dentiste :

"Un joli ratelier à vendre."

Ayant appartenu à un architecte.

\$1.00.

C'est pour rien.

La production universelle du fer en gueuse, pour l'année 1881, a été de 18,000,000 de tonnes, et celles de l'acier de 5,000,000 de tonnes.